

## DIXIÈME LETTRE.

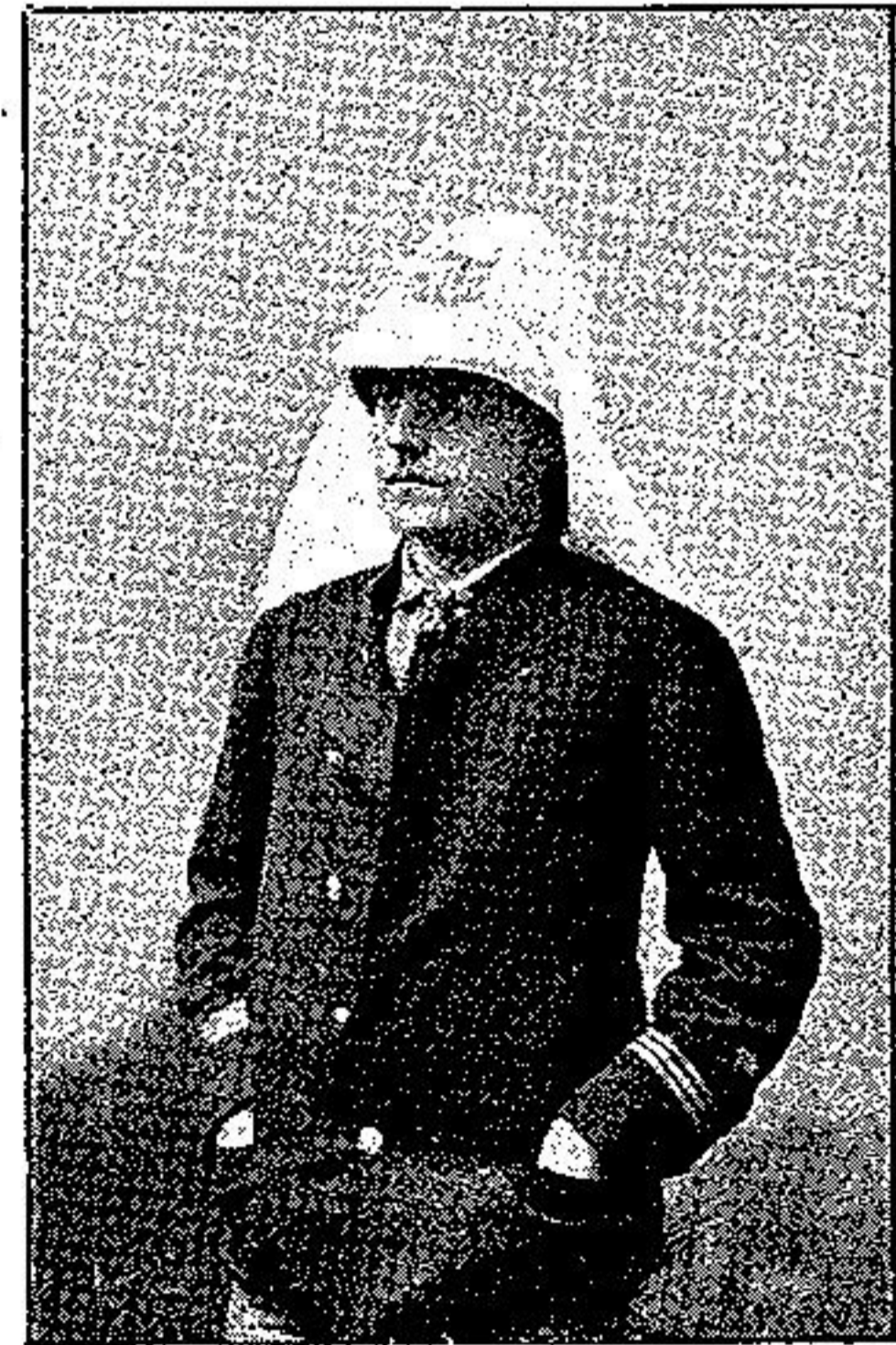
Equateurville.  
Mai-juin 1892.

.....  
Une manœuvre prudente, la passerelle est jetée, nous descendons à Equateurville, où huit à neuf blancs nous reçoivent. A la tête de ceux-ci se trouve Lemaire, un camarade de régiment.

Je suis frappé du changement physique de ce brave garçon, que j'avais vu partir, trois années auparavant, frais et rose comme une jeune fille (voir portrait). Ses traits se sont accusés, son teint a pâli et une moustache effilée garnit sa lèvre supérieure. On aurait tort de se le représenter d'après l'aspect de la photographie que j'en donne; une défroque des plus nègre lui sert de vêtement..., les grands faiseurs sont rares dans ce pays!

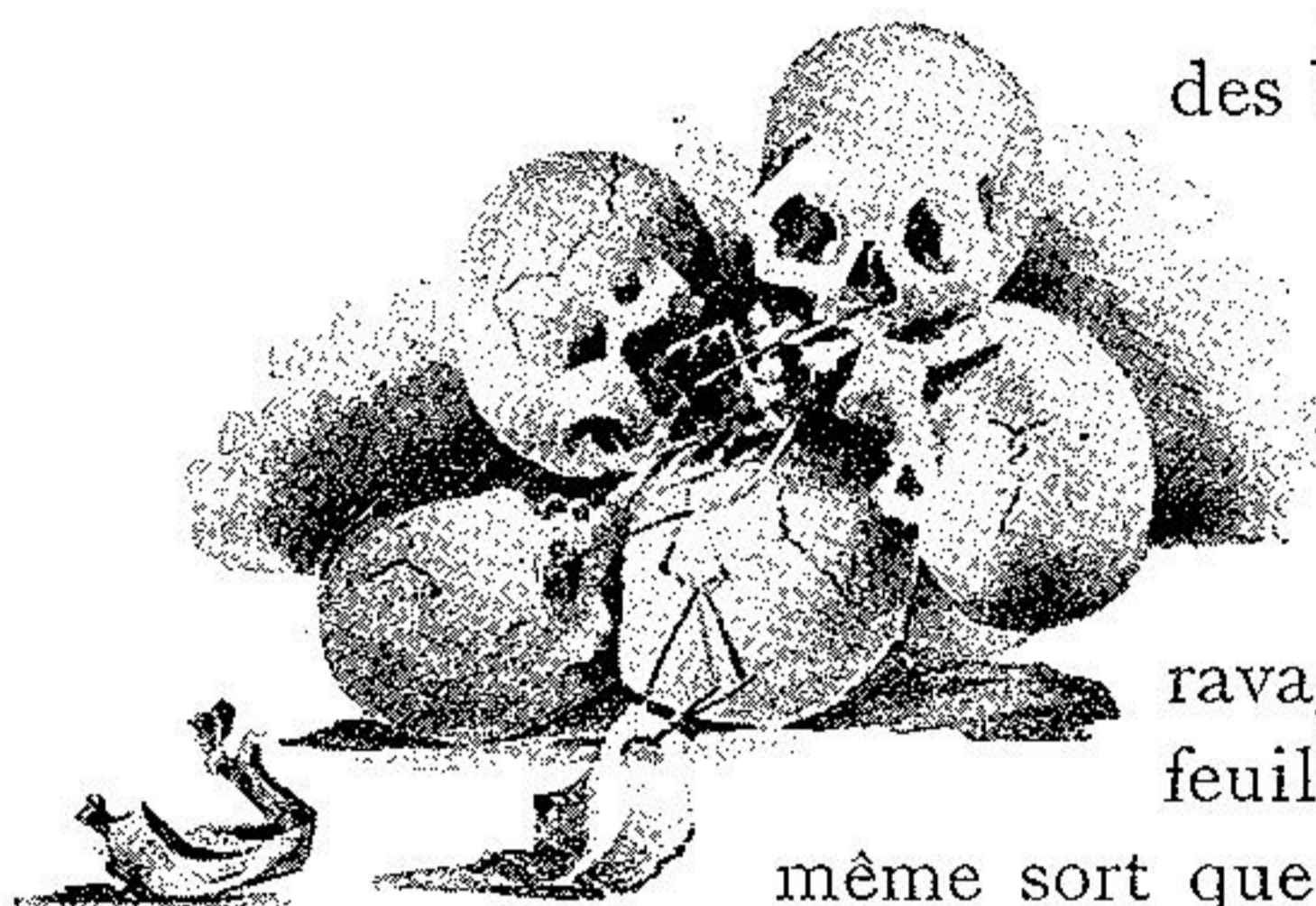
Il ne m'appartient pas d'analyser les immenses qualités de mon copain, le poste d'honneur qu'on lui a confié et qu'il occupe depuis un an en dit plus que les phrases modestes que je pourrais écrire.

Le district de l'Equateur, que Lemaire a eu la mission d'organiser, est tout récent, quoique le poste



d'Equateurville soit un des plus anciens du Haut-Congo; il est très grand et comprend des populations turbulentes et fort cannibales.

La station se compose de deux parties : le quartier des blancs et le camp d'instruction; au delà, la factorerie de la S. A. B. Tout autour un rideau d'arbres, la forêt enchevêtrée.



Les parois des maisons sont faites de bambous placés jointivement; c'est propre et frais au début, mais les insectes ont bientôt exercé leurs ravages et abîmé ce joli travail. Les toits, fabriqués en feuilles de palmier tressées régulièrement, subissent le même sort que les bambous et doivent être renouvelés fréquemment.

En arrière des habitations, les vastes terrains défrichés promettent de belles plantations.

Le camp, commandé par De Bock, également officier belge, est destiné à donner l'instruction militaire à cinq cents hommes; il est admirable de voir manœuvrer ces sauvages d'hier avec une précision et un goût dignes de nos petits « pioupious ». Fiers du fusil qu'on leur confie, ils tiennent à pouvoir s'en servir et le conservent avec un soin jaloux.

Equateurville va se scinder en deux parties : le camp d'instruction conservera ses anciens emplacements; le chef-lieu de district sera reporté en amont, au confluent du Rouki, et s'appellera Coquilhatville.

Cette nouvelle station promet merveille; exécutée d'après un plan, ce qui n'est généralement pas le cas, elle permettra une extension illimitée. Ce plan, proposé par Lemaire, a été adopté par le gouverneur général et doit être exécuté dans tous ses détails.

Il est regrettable que les anciens postes n'aient pas été conçus dans l'idée d'agrandissements probables; on se heurte actuellement à une foule d'obstacles; les arbres importés surtout, trop précieux pour

être abattus, sont terriblement gênants lorsqu'ils se dressent en plein milieu d'une avenue ou devant la porte d'une maison.

Mais il a fallu faire école et les premiers pionniers avaient d'autres soucis; à leurs successeurs de profiter de l'expérience acquise.

A Coquilhatville, les maisons sont en planches, vastes et bien comprises; personnellement, j'aurais préféré les briques. Le sol est remarquablement fertile, le climat humide; à ces éléments naturels, s'il vient s'adjoindre l'activité d'un homme donnant tous ses soins aux cultures, l'on peut augurer des résultats surprenants. Déjà Lemaire me



montre et me fait goûter une série de fruits dont je n'ose entamer la longue nomenclature; au premier moment je fais la grimace, mais il est si convaincu, que je finis par les trouver délicieux!

La *Ville d'Anvers* repart après deux jours d'arrêt. Je me sépare de Fiévez, de Verstraete et de Ladam, pour rester ici avec Liégeois et attendre un bateau qui nous conduise à Zongo. Ladam ira rejoindre l'Ubangi par la route Ibembo-Djabbir.

Malgré notre joie apparente, nous sommes très émus. Ces « au revoir! » si souvent répétés ne sont-ils pas un « adieu? »

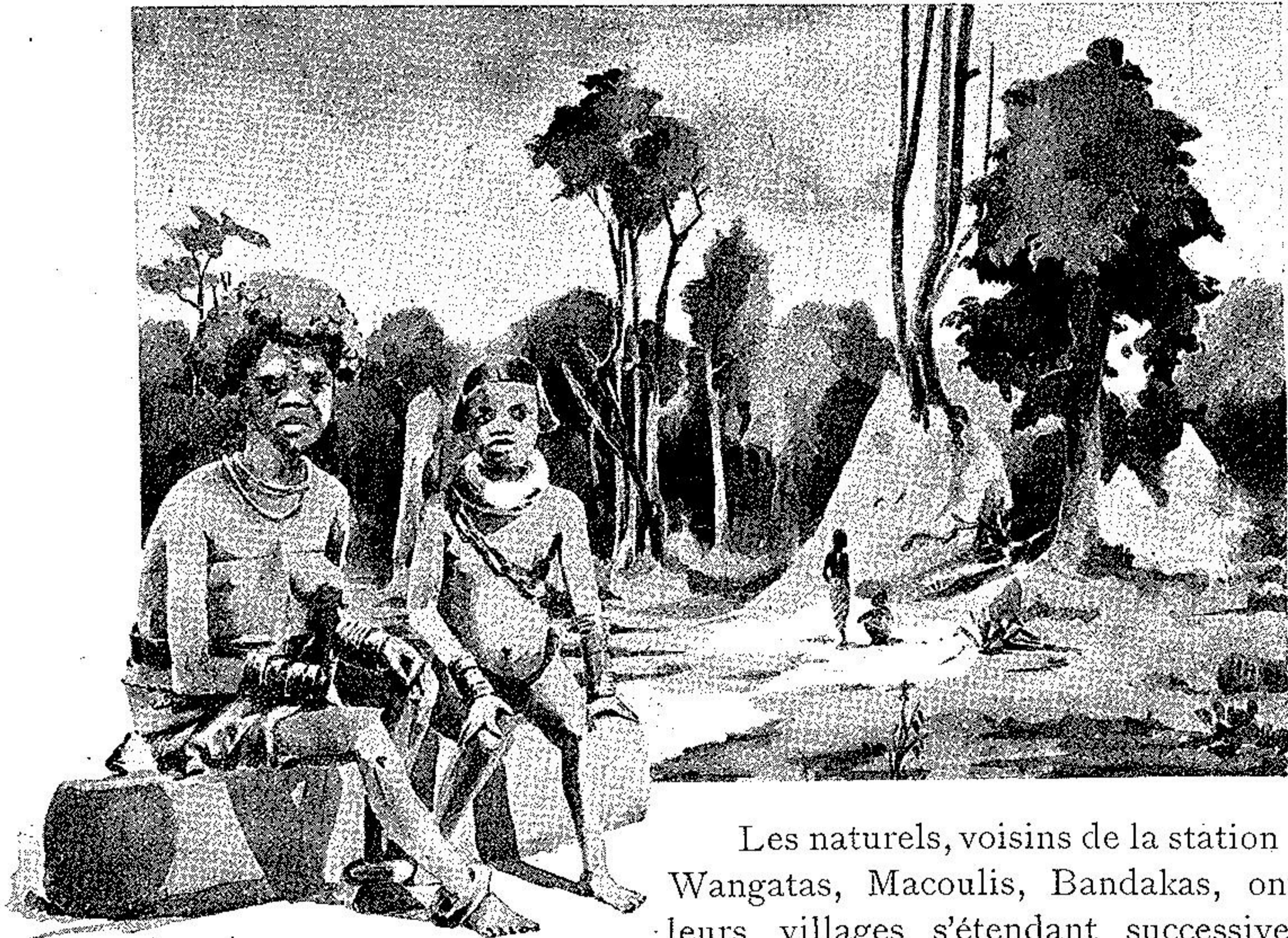
Les magasins d'Equateurville n'ont jamais été riches en vivres d'Europe. Il me revient que jadis, quand on rôtissait une poule au beurre, c'était à l'aide d'un pinceau que s'étalait la précieuse conserve. Dans des temps moins prospères encore, la boîte de beurre pouvait être regardée, par tous les agents, une fois par semaine!

Actuellement, la situation est meilleure, sans être brillante, mais l'expérience du chef supplée à cette insuffisance.

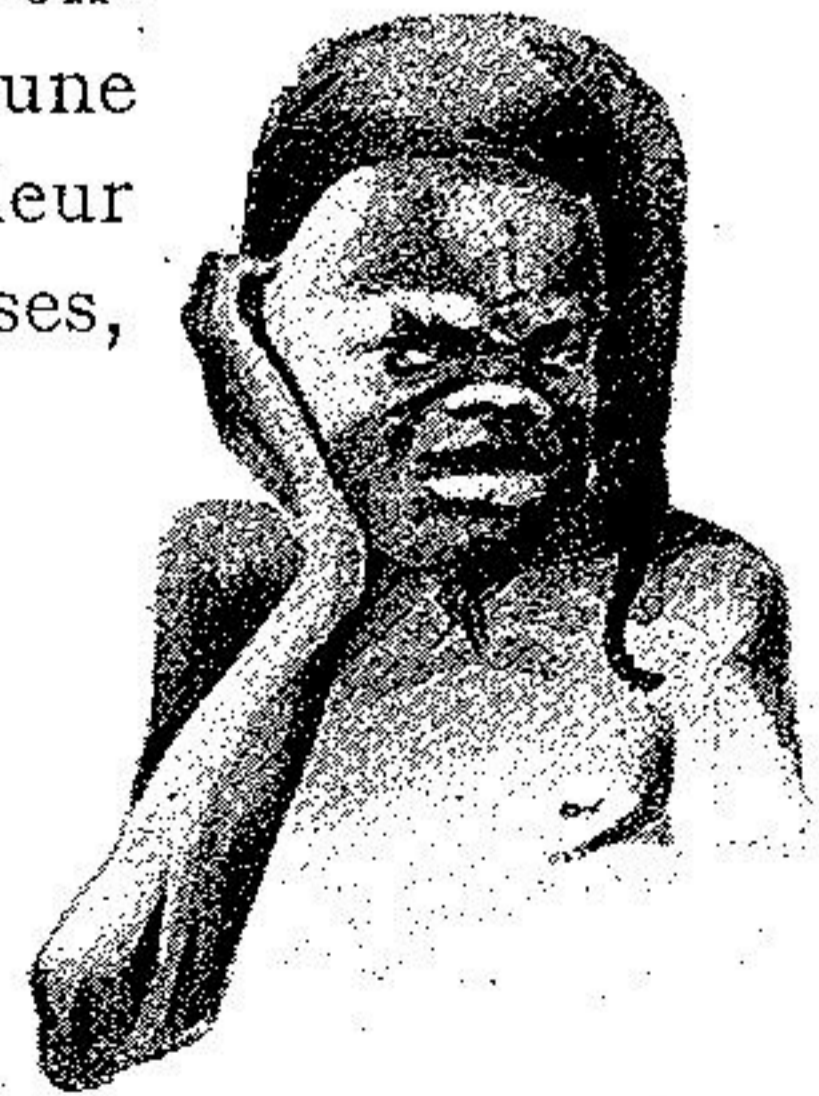
L'huile de palme, les graisses de bouc châtré, de chèvre ou de poule servent à préparer les mets. A la farine de froment, on mélange

celle du sorgho, ce qui nous donne chaque matin un pain savoureux. Pour sucrer les desserts et le thé, on emploie le jus de canne à sucre; sans être difficile, cette mélasse me paraît abominable.

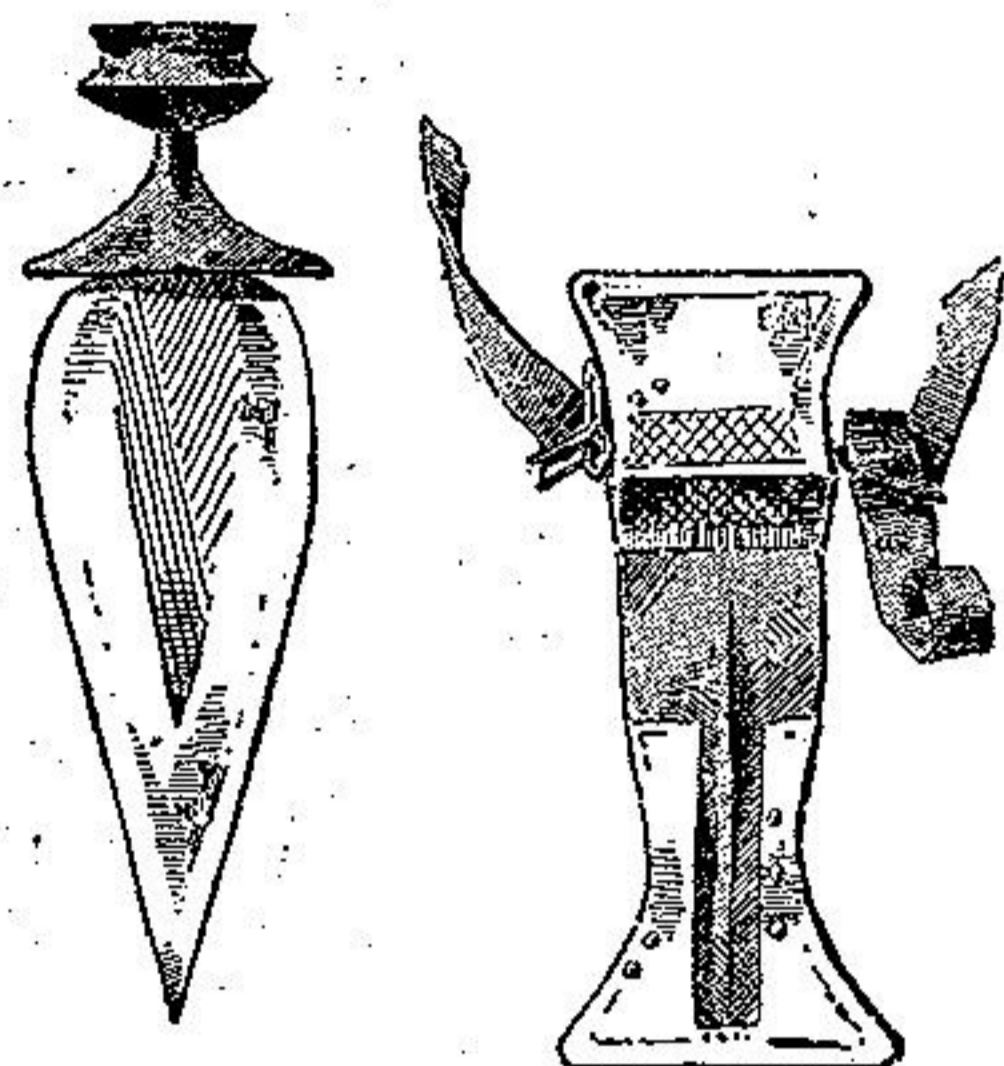
Ne parlons pas du vin, depuis un mois j'ai oublié ce que c'était. On lui substitue le « massanga », bière de canne à sucre, boisson moins agréable que le malafu.



Les naturels, voisins de la station : Wangatas, Macoulis, Bandakas, ont leurs villages s'étendant successivement le long de la rive jusqu'à Coquilhatville. La race est belle; ils ont comme tatouage celui des Bangalas, peu accentué; sur le corps, une quantité de dessins d'ornement ou rappelant toutes les phases de leur vie. Les coiffures sont variées, compliquées de tresses graisseuses,

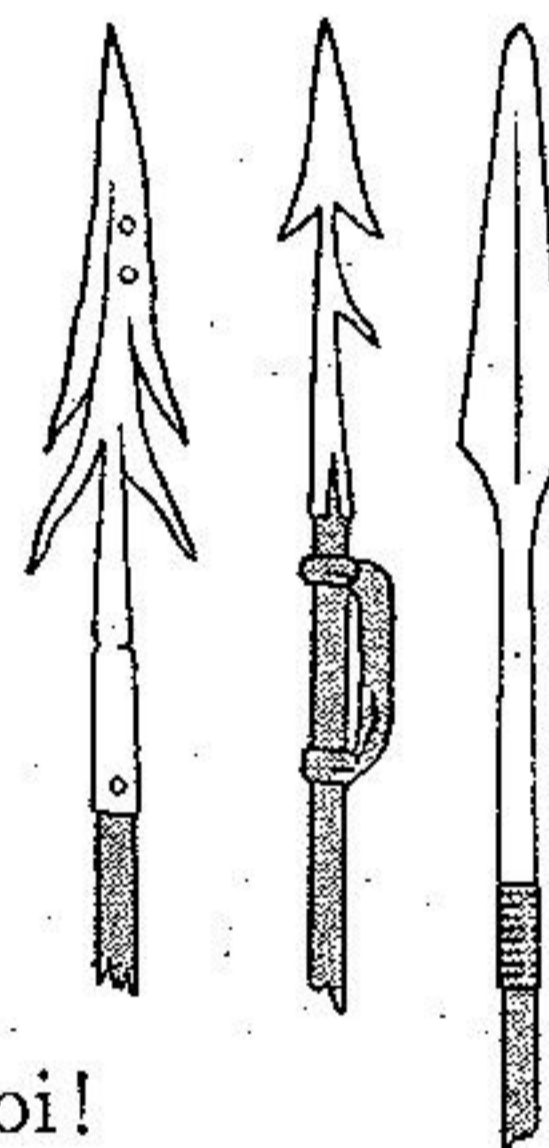


garnies de peaux, plumes, épingles. Sauf le n'goula, les bariolages tendent à diminuer. Le costume est toujours le pagne, mais assez court et bordé de franges; l'usage le rend d'un rouge crasseux. Jambières, bracelets, colliers, agrémentent le corps des femmes. Certains colliers sont très lourds; des auteurs les estiment à trente kilos; je crois ce chiffre exagéré!



Les hommes sont armés d'un couteau caractéristique, de lances, harpons ou de jolies sagaies et défendus par des boucliers d'un travail remarquable. Ces boucliers sont tressés par les populations intérieures, tandis qu'ils forgent eux-mêmes une partie des armes et autres objets de fer ou de cuivre.

Ces forgerons sont souvent des hommes importants; les plus adroits, des esclaves Mongos, viennent des rivières de l'Equateur; ils possèdent le soi-disant fétiche qui permet d'exercer ce métier, et les non initiés sont convaincus qu'il serait impossible de leur faire concurrence.



Pour allumer les feux, s'ils n'ont pas de charbon incandescent, ces mêmes Mongos frottent deux morceaux d'un bois spécial l'un contre l'autre.



J'ai essayé, mais ne suis arrivé à échauffer que moi!

Les féticheurs ont un énorme pouvoir et peut-être une certaine science, puisque des blancs ont eu recours à leurs remèdes; ils se vendent au plus offrant et me font songer aux augures qui ne pouvaient se regarder sans rire.



Les danses sont très curieuses, accompagnées de chants, du « tam-tam », du tambour, de coups de baguettes sur un corps dur quelconque, de battements

des mains, bref, du plus de bruit possible; elles comportent toujours des mouvements de ventre effrénés, fantastiques. L'exécutant, ou plutôt la victime, car cela doit être terriblement fatigant, se peint d'une façon spéciale, s'affuble si bien de feuilles, de peaux, d'étoffes, que l'on ne saurait dire où est l'homme ou la femme au milieu de ce chaos mouvant.

Suivant les circonstances, les danses varient : danses de fête, de guerre, de mort, etc..., mais bien malin est le blanc capable de distinguer ces sarabandes l'une de l'autre.

J'accompagne souvent Lemaire dans ses tournées chez les indigènes; on s'y promène en paix comme dans les rues de Bruxelles. Rien ne met les moricauds en gaieté comme



de se mêler à leurs jeux et à leurs repas; ce sont des cris, des exclamations sans fin, quand l'un de nous joue du tam-tam, s'essaie à lancer la sagaie, mange de leur ratatouille peu appétissante ou se livre à quelque familiarité avec la jeunesse du pays, d'ailleurs peu farouche.

Les mœurs et la pudeur, telles que nous les entendons, sont inconnues; il n'est pas de femme fidèle, à notre point de vue, et, pour trois mitakos (valeur trente centimes), pas une ne résiste! A moins d'être *très neuves*, les noiraudes sont si laides que c'est encore trop cher!

Ce matin est arrivé un steamer de la S. A. B., le *Roi des Belges*, se rendant aux Falls..... Un lointain coup de sifflet, les cris des noirs : « Sail, Ho! Sail, Ho! »



puis le tam-tam et les chants de l'équipage annoncent le bienvenu, qui paraît bientôt, doublant une pointe au sud de la station.

Une seule chose m'a occupé, c'est le dépouillement du courrier. Ces chères petites pages, échos du Pays, sont le meilleur remède à toutes nos misères ! Elles sont lues et relues, pas un détail qui n'ait sa valeur, pas une nouvelle qui ne soit intéressante.

Une flottille déjà conséquente sillonne le Congo. Le passage d'un bateau est toujours un joyeux événement, souvent une déception ; dès qu'il est signalé, branle-bas général. S'il vient du bas, que de suppositions, que d'espérances ; chacun énumère les douceurs qu'il compte recevoir par « colis-postaux » ; les uns attendent du matabiche, liqueur quelconque ; les autres, des cigares, des cigarettes, du tabac. Une fois les sacs de la poste débarqués... Rien ! Le soir, l'apéritif est encore le soleil couchant ; seule, la fumée de nos illusions couronne nos repas.

Cela n'enlève heureusement rien à notre bonne humeur ; nous rions de la misère et choquons nos verres d'eau limpide comme des coupes remplies du meilleur « Rœderer ! »

En général, je trouve le confort plus grand que celui espéré ; les privations ne sont pas réelles pour ceux qui comprennent les difficultés de transport et savent apprécier les compensations que donne une large vie d'aventures et d'indépendance !

Le chasseur le plus difficile aurait ici de quoi se contenter. Les oiseaux sont extrêmement nombreux :

depuis les petites « hirondelles de rocher » jusqu'aux ridicules « marabouts », toute la gamme y

est. Les bois contiennent des bandes de singes variés ; j'en ai déjà noté onze espèces et ne dois pas être au bout de ma liste.

Si les cartouches n'étaient si précieuses ; l'on



pourrait avoir chaque jour du gibier, mais il faut se montrer économe et les réserver pour les cas de disette extrême.

Plus sérieuses seraient les expéditions contre les éléphants, les buffles, les antilopes, les léopards, les cochons sauvages, les chacals; mais je n'ai pas le feu sacré des Hanolet et des Gorin pour tenter de pareilles aventures!

Les excursions instructives faites avec Lemaire et les multiples événements de la vie africaine me donnent déjà assez de distractions. Parmi celles-ci, j'ai la chance d'assister à un enterrement de chef, cérémonie des plus suggestives!

Dernièrement, nous avons été voir travailler à la fabrication d'un cercueil, sous bois, à vingt minutes des lieux habités. C'est de l'inhumation du particulier auquel ce cercueil était destiné que je vais parler. Le macchabée attendait depuis deux mois, dans son chimbèque, que ses amis lui aient sculpté ce qu'ils appellent sa dernière boîte. Pour le distraire, on le fumait soigneusement en chantant des mélodies larmoyantes.

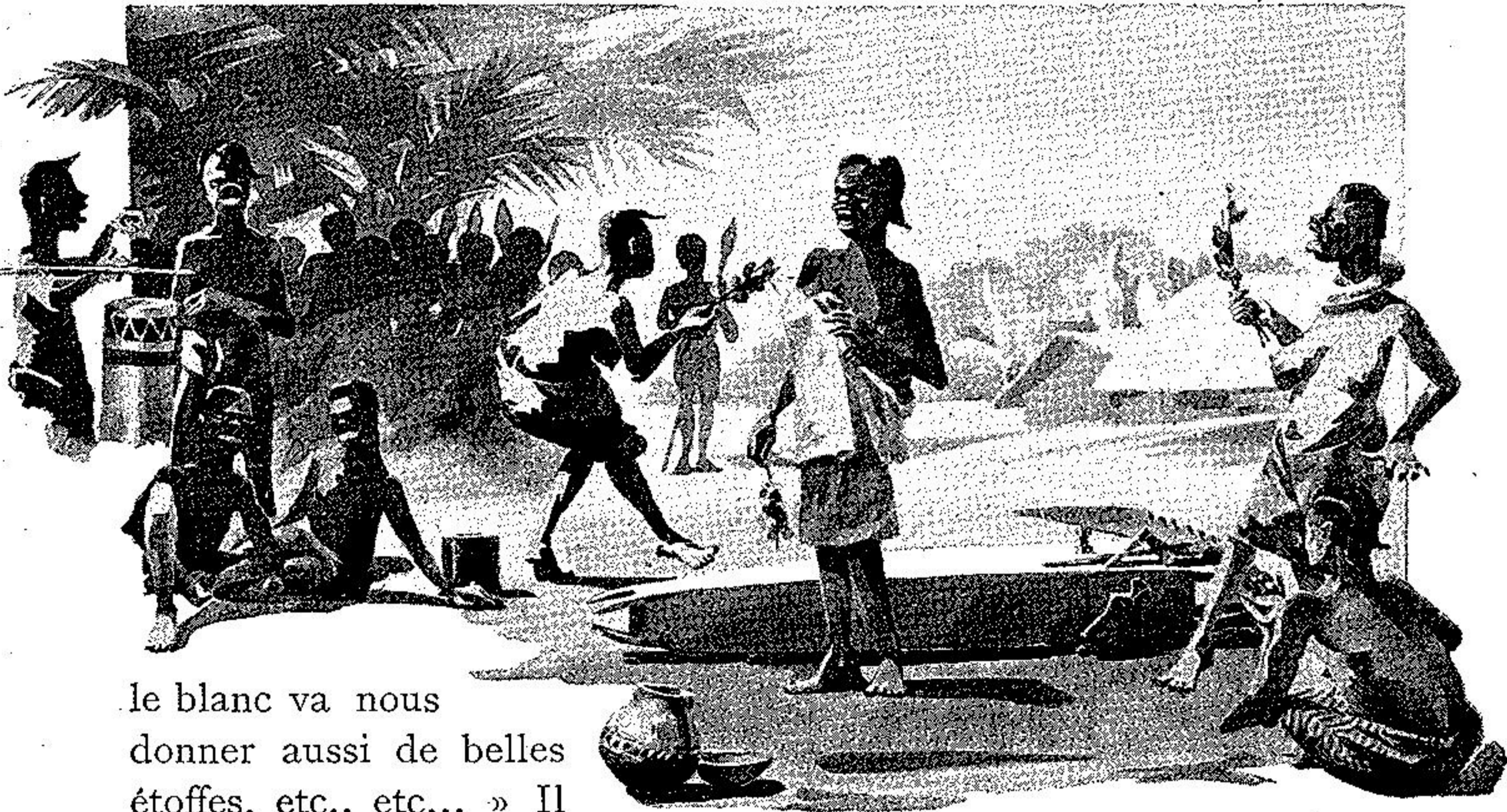
Tout est prêt, la dite boîte est apportée; elle est analogue à celles de nos pays, mais munie de cornes, garnie de pièces de bois représentant une mâchoire de crocodile, un fusil, un couteau et un oreiller, couverte de couleur rouge pointillée de jaune et de blanc.

Les indigènes se sont mis en toilette de circonstance. Deux hommes chargent la caisse vide sur leur tête et la promènent fièrement, suivis de toute la population du village; leur marche est si rapide que nous avons peine à la suivre.

Arrivé devant la maison du commissaire du district, le cercueil est déposé; les femmes exécutent les danses d'enterrement, accompagnées de chants, de tam-tam et de tambour. Cette chorégraphie fantaisiste s'interrompt; une soliste, la diva de l'endroit, entame une complainte, long récitatif suivi de chevrottements, repris en chœur puis interrompu par des cris aigus. Voici la traduction d'une



partie de cet interminable morceau d'improvisation : « Le chef est mort; il était très riche, buvait beaucoup de massanga; le blanc va nous donner des mitakos pour que nous puissions boire aussi du massanga, ce qui fera plaisir au mort. Le chef avait de belles étoffes;



le blanc va nous donner aussi de belles étoffes, etc., etc... » Il y avait beaucoup de choses à demander, car cela durait, durait!...

Nécessairement, Lemaire distribue une centaine de mitakos et des bibelots à la foule.

Le cortège se retire; le cercueil est porté dans la demeure du défunt, où la mise en bière est faite au milieu des lamentations forcées de son entourage.

Nous pouvons, par exception, assister à l'enfouissement; de grandes nattes protègent cette opération contre les regards indiscrets.

Un chef prend la parole et dit : « Le blanc voit que nous ne tuons plus de femmes ni d'esclaves; pourquoi nous empêche-t-il

alors d'en acheter pour notre service? » Un premier pas est donc fait : l'abolition des sacrifices humains; le second, la suppression de la traite, est en bonne voie; c'est fatalement le plus difficile.

— Sail, Ho! Sail, Ho!

Voilà poindre la *Ville de Verviers* qui doit me conduire dans l'Ubangi. J'ai passé cinq semaines à l'Equateur; mais ne les considère pas comme temps perdu. Suivant et observant Lemaire dans toutes ses relations avec les indigènes, étudiant les détails de sa station, j'emporte un bagage de connaissances utiles que je compte bien mettre à profit.

